

## LECTURES

**Tzvetan TODOROV, *La vie commune. Essai d'anthropologie générale.* Paris, Le Seuil, 1995, 189 p.**

La thèse centrale de ce livre qui ne tardera pas à être un ouvrage de référence, est exprimée surtout dans les développements des trois premiers chapitres. L'idée essentielle de Todorov est qu'il est impossible de penser l'être humain en dehors du réseau de relations dans lequel il est inséré dès la naissance et dans lequel il cherche ensuite à s'intégrer. « *L'homme est irrémédiablement incomplet, il a besoin des autres.* » (p. 25). Il ne s'agit pas ici de mettre en avant un déterminisme social et culturel plus ou moins mécanique, mais de passer outre cette approche sociologique, pour réfléchir en termes plus anthropologiques et même ontologiques. Le livre de Tzvetan Todorov nous rappelle en effet avec force et intelligence que l'on ne peut fonder une sociologie sans avoir au préalable clairement explicité la conception que l'on avait de l'homme et de ses modes de fonctionnement psychiques. Cet oubli conduit, par exemple, à se fourvoyer dans les voies, bien trop étroites pour expliquer la complexité humaine, de l'école des choix rationnels, qui réduisent l'homme à un singe savant capable d'évaluer pour chaque situation les coûts et bénéfices possibles de son action et ne fonctionnant qu'au nom de l'intérêt matériel, qu'au nombre de cacahuètes qu'il pourra obtenir. Pareil postulat est dénoncé dans cet ouvrage et les erreurs épistémologiques et méthodologiques qui en résultent le furent il y a peu, par Ian Shapiro et Donald P. Green notamment<sup>1</sup>.

L'auteur récusé en fait toute forme de rationalisation expliquant le fait que l'homme vit en société par une libre décision de sa part. « *Il n'y a pas lieu de se demander, à la manière de Hobbes : pourquoi les hommes choisissent-ils de vivre en société ? ou de Schopenhauer : d'où vient le besoin de société ? parce que les hommes n'accomplissent jamais un tel passage à la vie commune : la relation précède l'élément isolé. Ils ne vivent pas en société par intérêt, ou par vertu, ou par la force d'une raison autre, quelle qu'elle soit ; ils le font parce qu'il n'y a pas pour eux d'autre forme d'existence possible.* » (p. 19).

Todorov va donc s'appliquer d'abord à critiquer les différents points de vue développés dans l'histoire de la philosophie moderne pour expliquer les motivations du comportement humain. Il désapprouve ainsi les visions, héritées du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'un homme guidé par la recherche exclusive et égoïste de son intérêt matériel. Il souligne que La Rochefoucauld s'est lui-même senti mal à l'aise sur ce sujet, puisque, dans la deuxième édition de ses *Maximes*, il précise que le mot « intérêt » ne recouvre pas toujours un bien matériel, mais signifie « le plus souvent un intérêt d'honneur ou de gloire ». Mais alors s'interroge Todorov : « *si l'aiguillon principal de l'activité humaine est l'aspiration à la gloire et aux honneurs, comment pourrait-on se passer des autres, qui sont leurs seuls pourvoyeurs possibles ?* » (p. 21). Rousseau a alors eu le mérite de mettre en évidence l'existence d'un sentiment propre à l'être humain, « l'idée de considération ». Attirer le regard de l'autre est perçu comme un des vecteurs clés de l'action. « *Chacun commença à regarder les autres et à vouloir être regardé soi-même* » écrivait-il. Pour Todorov, la chose est claire : « *nous avons un impérieux besoin des autres, non pour satisfaire notre vanité, mais parce que, marqués d'une incomplétude originelle, nous leur devons notre existence même.* » (p. 28). Et même celui qui est considéré comme le père de l'économie libérale, Adam Smith en personne, partage cette idée, puisqu'il affirmait que l'homme trouve d'abord son plaisir ou sa peine dans le regard des autres, selon qu'il lui est favorable ou non. Cela autorise Todorov à pousser plus loin encore son affirmation en faisant du besoin d'être regardé non pas une motivation humaine parmi d'autres, mais la « vérité des autres besoins ». Ainsi, les richesses matérielles ne seraient pas « *un but en elles-mêmes, mais un moyen de nous assurer la considération d'autrui.* » (p. 31). Mais cela va bien au-delà encore, car l'être humain intègre le regard des autres jusque dans l'intérieur de lui-même. Ce que nous appelons conscience ne serait-elle pas en effet intégration par chacun d'une instance de jugement supérieure, un autrui généralisé dont dépend notre conduite ?

L'autre cible de Todorov à l'ère moderne est bien évidemment le freudisme, avec tout ce qu'a de réducteur son mode de raisonnement platement économiciste. La dénonciation que fit Eric Fromm de l'hédonisme psychologique qui anime nombre de textes de Freud et de ses épigones est reprise à son compte par l'auteur de ce livre. Il utilise également la théorie de W.R.D. Fairbairn, dont le mérite est d'avoir énoncé que « *le désir ne recherche pas le plaisir mais la relation. La relation à autrui n'est pas un moyen (pour se remplir le ventre, pour jouir sexuellement), elle est le but que nous poursuivons pour nous assurer de notre existence (le plaisir, lui, peut devenir moyen en vue d'établir une relation).* » (p. 71-72). Cette opposition au freudisme structure le

deuxième chapitre du livre, puisque le but est d'y proposer une alternative à la bipartition « pulsion de vie/pulsion de mort ». Ce que Todorov rejette c'est la tautologie du raisonnement qui fait expliquer nos conduites en postulant arbitrairement à leur origine une pulsion ou un instinct comme cause suffisante. « *Dire qu'une "pulsion agressive" explique notre agressivité est comme expliquer le sommeil par un "instinct dormitif".* » (p. 67). Il préfère donc proposer un schéma explicatif ternaire, comprenant pulsion d'être, pulsion de vie et pulsion d'existence. La pulsion d'être nous la partageons avec toute la matière, mais la pulsion de vie que nous partageons avec tous les êtres vivants se ramifie en une pulsion d'existence propre à l'espèce humaine. « *Il y a deux niveaux d'organisation dans nos "pulsions de vie" : l'un que nous partageons avec tous les organismes vivants, satisfaction de la faim et de la soif, recherche de sensations agréables; l'autre, spécifiquement humain, qui se fonde sur notre incomplétude originnaire et sur notre nature sociale : c'est celui des relations entre individus.* » (p. 68). C'est essentiellement à la frontière entre vivre et exister que l'auteur va s'intéresser dans ce chapitre. Il propose notamment d'étudier l'évolution de l'individu depuis l'embryon jusqu'à l'âge adulte pour voir comment progresse sa socialité et comment s'exprime « le besoin de reconnaissance ». Chez le nourrisson, le regard est l'élément décisif. « *Le regard du parent est le premier miroir dans lequel l'enfant se voit. Ce moment décisif marque la naissance simultanée de sa conscience d'autrui et de soi, et par là la naissance de la conscience elle-même.* » (p. 84). L'enfant cherche donc à obtenir le réconfort et la reconnaissance de ses parents. Mais arrive un jour où l'enfant, devenant adulte, veut pouvoir « *assumer lui-même le rôle actif dans ces relations et, à son tour, devenir source de protection et de reconnaissance; car il comprend maintenant que, s'il y a un avantage à être réconforté et reconnu, il en est un autre, bien plus grand, à prodiguer soi-même réconfort et reconnaissance.* » (p. 88).

Les formes prises par la reconnaissance et les frustrations engendrées par son absence sont alors les questions clés du troisième chapitre. Todorov discerne d'abord deux formes de reconnaissance, l'une qu'il nomme de « distinction », l'autre de « conformité ». Dans un cas, il s'agit d'être perçu comme différent des autres, dans l'autre d'être vu comme semblable. La reconnaissance de distinction a besoin concrètement du regard renouvelé d'autrui, alors que la reconnaissance de conformité n'a pas besoin de solliciter à tout instant le regard d'autrui, puisque ce regard peut être intériorisé sous forme de normes et d'usages tenus pour ce qu'il faut faire et être. La seule conformité aux règles me renvoie une image positive de moi-même. Une deuxième distinction conceptuelle nous est ensuite présentée. Nous demandons aux autres soit de reconnaître notre existence, « *c'est la reconnaissance au sens étroit* » soit de reconnaître notre valeur, « *appelons cette partie du processus la confirmation* ». « *Les deux interventions ne se situent pas au même niveau, la seconde ne peut intervenir que si la première est déjà réalisée.* » (p. 100). Une absence de l'une ou l'autre de ses formes de reconnaissance provoque des réactions différentes et ne touche pas l'individu qui en est victime de la même façon. Les psychiatres contemporains utilisent d'ailleurs des termes spécifiques. Le *rejet* est assimilé à un manque de confirmation, tandis que le *déni* concerne le manque de reconnaissance, et Todorov d'illustrer : « *la haine de quelqu'un c'est son rejet : elle peut donc renforcer son sentiment d'existence. Mais*

*ridiculiser quelqu'un, ne pas le prendre au sérieux, le condamner au silence et à la solitude, c'est aller bien plus loin : il se voit menacé du néant.* » (p. 101). Le dernier aspect abordé très longuement dans ce chapitre concerne les « stratégies de défense sociale » mises en œuvre par les individus lorsqu'ils n'obtiennent pas cette reconnaissance. Dans son souci de clarifier les situations en présence plutôt que de faire exhaustif, l'auteur dégage trois grandes réponses. L'individu peut d'abord s'obstiner à demander la reconnaissance jusqu'à ce qu'il l'obtienne. Il peut par ailleurs rechercher une autre forme de reconnaissance plus facile à obtenir, en changeant soit de critère d'évaluation soit de personne ou de groupe dont on attend la reconnaissance. Enfin, il peut essayer d'agir sur sa propre demande en la refrénant afin d'arriver, à terme, à y renoncer. L'auteur développe avec finesse l'analyse de ces trois stratégies, dans lesquelles chacun, pour peu qu'il soit honnête, s'y reconnaîtra successivement aux différentes étapes de sa vie.

La pensée littéraire fait pleinement partie de sa démonstration en ce qu'elle « *met en branle notre appareil d'interprétation symbolique, notre capacité d'association, dont les mouvements, les répercussions, les ondes de chocs se poursuivent longtemps après le contact initial.* » (p. 12). Todorov tente de synthétiser son propos. Notre « *théâtre intérieur* » serait ainsi composé de trois personnages principaux que sont : « *le soi, le maître de reconnaissance, l'objet du désir.* » (p. 146).

Signalons, pour conclure, deux petits défauts dans cet ouvrage. D'abord, un système de renvois de note désagréable qui oblige à rechercher le nombre de citations dans la page concernée pour s'assurer de la référence recherchée, puisqu'aucune citation n'est numérotée. Ensuite, un décalage assez substantiel entre le contenu du livre et sa quatrième de couverture, marquée par un souci littéraire qui correspond mal à la volonté démonstrative et non poétique de ce livre.

Par ailleurs, si la démonstration de Tzvetan Todorov apparaît d'autant plus stimulante, qu'elle sait mobiliser conjointement l'analyse littéraire, la philosophie et la psychanalyse, les sciences sociales font malheureusement un peu trop figure de parents pauvres dans cette étude. Des pans entiers de la psychologie ou de la psychosociologie traitant de la dimension interactionnelle et relationnelle, telle qu'elle est abordée dans ce livre, sont abandonnés à leur triste sort. C'est le cas des travaux de Paul Diel<sup>2</sup>, par exemple, ou de Joseph Nuttin. Pourtant ce psychologue propose une rupture conceptuelle de même ordre que l'auteur, puisqu'il va jusqu'à rompre avec notre conception traditionnelle de l'individu, entendu comme entité de chair et d'os. Pour lui, le sujet n'est pas une entité en soi, puisqu'il fait partie d'une « *unité fonctionnelle et bipolaire* » qu'il nomme « *l'unité Individu-Environnement (I-E)* », et en dehors de laquelle le sujet n'existe pas. « *L'environnement est la situation significative telle qu'elle est construite par le sujet et le sujet est une modalité de fonctionnement en interaction avec cette situation.* »<sup>3</sup>. Et l'auteur poursuit sa construction en posant le caractère nécessairement « *dynamique* » du « *système relationnel I-E.* » « *En tant qu'organisme vivant, l'individu est un dynamisme qui tend à préserver et développer son propre fonctionnement. En tant qu'un des deux pôles de l'unité I-E, le même fonctionnement individuel implique une tendance à entrer en relation comportementale avec certains objets du monde. Ces "relations requises" sont les besoins comportementaux de l'individu.* »<sup>4</sup>. Un même oubli apparent touche les sociologues, au premier rang desquels Norbert

Elias ou Erving Goffman. En dépit de leurs indéniables apports sur l'articulation entre individu et société, sur « la vie commune », l'auteur n'y fait pas référence, pas même allusion. Notre propos introductif souligne pourtant la nécessité de rattacher ces réflexions à la sociologie, puisque si l'on ne peut concevoir l'individu sans la société, on peut alors difficilement penser l'individu sans rattacher une telle réflexion à la sociologie.

En dépit de ces objections, qui sont surtout une invite à compléter la lecture de ce livre plutôt qu'à la bouder, redisons une fois encore que cet essai reste très stimulant et éclairant pour mieux nous comprendre et mieux comprendre le fonctionnement social.

Arnaud Mercier

#### NOTES

1. GREEN, D.P., SHAPIRO, I., « Choix rationnels et politique, pourquoi en savons-nous toujours aussi peu ? », *Revue Française de Science Politique*, vol. 45 (1), février 1995, p. 96-130.
2. DIEL, Paul, *Psychologie de la motivation*. Paris, Payot, 1991, (éd. originale, 1947), 327 p. Sur l'homme comme être de besoins psychologiques, sous une forme ou une autre, voir notamment : DURAND, Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris, Bordas, 1969. ALLPORT, G., *Pattern and growth in personality*. New-York, Holt, Rinehart & Winston, 1964. MASLOW, Abraham, *Vers une psychologie de l'être*. Paris, Fayard, 1972.
3. NUTTIN, Joseph, *Théorie de la motivation humaine*. Paris, PUF, 1980, p. 74.
4. NUTTIN, Joseph, *Théorie de la motivation humaine*. Paris, PUF, 1980, p. 127. Le postulat sous-jacent à cette conception est que l'homme, en tant qu'être vivant, est confronté à un certain nombre de besoins élémentaires qu'il doit remplir sous peine de disparition individuelle, sociale ou de l'ensemble de l'espèce.

#### **Armand MATTELART, *L'Invention de la communication*. Paris, La Découverte, 1994.**

« Cette histoire de la communication est une invite à parcourir un tracé différent de celui que balise la communication dans sa modalité médiatique » (p. 8). D'emblée, A. Mattelart assigne à son dernier ouvrage une fonction, celle de faire pendant à une science de la communication trop tournée vers les phénomènes contemporains. Il s'agit ainsi d'histoire mais d'une histoire dont les retombées sont immédiatement perceptibles pour un aujourd'hui de la recherche. En réalité, il poursuit là l'entreprise « archéologique » de son livre précédent, *La Communication-Monde* (La Découverte, 1992), qui visait à saisir un concept, la « communication », et les enjeux politiques, économiques et culturels qui s'y attachent. *L'Invention de la communication* s'ouvre emblématiquement sur une citation de Diderot extraite de l'*Encyclopédie* : « Communication : ce terme a un grand nombre d'acceptions » (p. 7). Archéologie, philologie et délimitation du champ vont aller de pair.

Ce deuxième livre se situe donc dans le droit fil de *La Communication-monde*, qui était sous-titré « Histoire des idées et des stratégies » et cherchait à appréhender la dimension internationale de la communication dans ses trois directions constitutives (« Cette histoire de la communication internationale et de ses représentations est l'histoire des entrelacs qui se sont tissés entre la *guerre*, le *progrès* et la *culture*, la trajectoire de leurs réagencements successifs, de leurs flux et de leurs reflux. ») par un nécessaire retour à l'origine de ces configurations à la fois rationnelles et imaginaires. Déjà Mattelart abordait avec finesse l'articulation entre une dimension immatérielle (les idées) et une dimension matérielle (les stratégies) de la communication. Il montrait que les réseaux techniques (du télégraphe au satellite) naissaient autant sinon plus de la réflexion scientifique ou politique, souvent nourrie d'utopie, que des bureaux des ingénieurs. Et comment en retour les idées parfois généreuses servaient des volontés hégémoniques caractérisées.

On y découvrait un concept de communication d'une grande labilité, comme si sa perpétuelle réinterprétation constituait aussi une part de sa définition. C'est peut-être cette labilité même qui a poussé Armand Mattelart à poursuivre un chantier dont il a ainsi défriché l'accès en mettant à jour les théories et représentations sous-jacentes à chaque « stratégie » rencontrée. Mais il reprend cette fois le problème de l'intérieur : il ne s'agit pas de décrire l'objet communication *depuis* le lieu de la guerre, du progrès ou de la culture, mais d'analyser les ressorts des « idéologies scientifiques et sociales » qui s'attachent et fécondent l'idée de communication. Mattelart ouvre quatre voies principales suivant un ordre chronologique qui fait se chevaucher les cycles depuis le XVII<sup>e</sup> jusqu'aux années 1950, de Cervantès à R.K. Merton et H.R. Lasswell, théoriciens fonctionnalistes new-yorkais de la communication.

La première partie, « la société de flux », décrit la genèse de l'idée de communication dans une France agricole et peuplée qui cherche à mettre fin à la juxtaposition de famines et d'excès de production qui touche de façon cyclique des régions pourtant voisines. Mattelart rappelle qu'il s'agit alors d'assurer une meilleure circulation des grains afin de permettre que s'exerce une sorte de premier principe de solidarité nationale.

Il s'ensuit une myriade de conséquences pour la pensée technique, pour la pensée du « corps social » et le rapport entre science, progrès et État. En réalité, on peut parler de pré-histoire de la communication puisque la réflexion du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle va prendre en charge un certain type de problèmes à partir de la question d'une meilleure communication physique, mais sans les catégories de ce que nous appelons, nous, « communication ». Des théories du lien social, du lien homme-machine, des vertus du contact trans-frontières, se pensent dans les cadres de la géographie, de la biologie et de la statistique naissantes et dans les vocabulaires de la Raison, des Lumières et du Progrès humain.

Dans ce champ nouveau qui s'ignore comme tel, A. Mattelart insiste à juste titre sur la fonction décisive de ces ingénieurs agricoles devenus philosophes-économistes que sont les physiocrates. Ceux-ci sont tout à la fois les premiers géomètres de l'économie et les défenseurs d'une première sphère publique pour la circulation des opinions (naissance des premiers « journaux »),

mais une sphère publique qui reste néanmoins prisonnière des cadres de pensée de l'Ancien Régime en refusant à l'« opinion » un pouvoir législateur.

Il s'opère plus tard un basculement épistémologique qui à travers la question du flux voit le passage d'une métaphore organique de la société à sa biologisation à travers la notion d'évolution depuis Adam Smith jusqu'à Darwin. Chez Adam Smith, la « recherche de lois générales de la nature telles qu'elles opèrent dans l'économie des nations » s'appuie en fait sur une certaine conception de la division du travail, ancêtre du taylorisme, alliée à une conception positive de la circulation des biens. Or ces deux idées s'appuyant l'une sur l'autre auront, séparément ou alliées, des postérités très fortes dans le champ de la communication, qu'il s'agisse de l'organisation rationnelle du travail et de la société ou de la valorisation de l'échange international. Mattelart montre bien par la suite que l'ouvrage principal de Darwin, *De l'origine des espèces*, « s'est rapidement trouvé investi par les courants d'opinion les plus divers de son époque. La bourgeoisie industrielle y cherchera la légitimation de sa mission historique de classe porteuse de progrès. Le darwinisme social lui demandera d'apporter sa caution scientifique à une organisation inégalitaire de la société, voire une conception franchement oppressive des relations interindividuelles, interraciales ou interculturelles. À l'autre extrême du spectre politique, des théoriciens du socialisme verront chez Darwin la confirmation de leur critique de l'obscurantisme religieux et de la vision statique du monde. Sans parler des aberrations d'un darwinisme marxiste alliant déterminisme biologique et déterminisme social et traçant un trait d'équivalence entre la *Struggle for life* et la *Class Struggle*. » (p. 92-93). Dérives dont Darwin n'est pas exempt puisque sa théorie du *struggle for life* justifie dès le *Voyage d'un naturaliste autour du monde* l'entreprise impériale britannique de son temps au nom de la diffusion positive du progrès de la civilisation.

On est là au cœur du projet de Mattelart, inégalable lorsqu'il traque, au milieu des discours les plus divers et de tous bords, les réseaux de métaphores actives qui traversent les idées scientifiques, en particulier celles qu'il affectionne depuis *Penser les médias*, qui dérivent de la biologie et de l'organicisme. Il met ainsi au jour dans ce livre l'existence d'un lien inédit entre les visions organicistes issues de ce modèle évolutionniste et une certaine conception du progrès humain au point qu'« une notion biomorphique de développement [...] inspirera la politique de la Société des Nations ». La SDN stipule en effet dans l'un de ses articles que « pour empêcher la domination absolue des forts sur les faibles, elle assimile ceux-ci à des mineurs et les prend sous sa tutelle. » (p. 96).

Une deuxième partie, « les utopies du lien universel » — occasion pour Mattelart de tracer avec efficacité l'histoire des « Expositions industrielles » puis « universelles » —, constitue la suite logique de cette première approche. Il s'agit là de penser la communication en termes de création d'une communauté. Son point de départ est la doctrine saint-simonienne qui veut mettre les nouveaux réseaux de communication (train et électricité en particulier) au service d'une nouvelle religion de l'humanité. Un cran est franchi : une téléologie s'affirme en théologie, c'est-à-dire que la communication est investie d'un sens qui lui est propre, l'instauration de liens nouveaux et fraternels, alors qu'elle servait jusque-là une fin qui lui était extérieure. Comme le

signale A. Mattelart, l'auteur du *Nouveau Christianisme* pense à la manière dont la religion chrétienne a conçu sa propre propagation comme une image de la religion elle-même : « *c'est un devoir pour tous de se transformer en apôtres* » (p. 105). Les disciples de Saint-Simon, nous ont appris les historiens, seront les fers de lance de la politique d'industrialisation de l'époque, mais surtout d'ardents défenseurs, au nom de ce lien universel, des compagnies maritimes internationales, du chemin de fer et des canaux inter-océaniques (Suez et Panama). Le parcours des idées est ici à l'inverse de celui que décrit Mattelart dans la première partie : une vision spiritualisante de la communication aboutit à transformer profondément le monde physique, créant de nouvelles hiérarchies et contraintes à l'opposé de la volonté initiale de partage. Ainsi il n'est pas étonnant qu'*in fine*, le résultat ironique de cette utopie du lien social soit — à mille lieues des visions théoriques de Fourier, Proudhon et Kropotkine — de légitimer un mode de régulation sociale qui inspirera le paternalisme des entreprises industrielles à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Renversement du phalanstère en « culture d'entreprise » avant la lettre.

Outre ces auteurs « *revisités*, comme il le dit lui-même, *sous l'angle de la communication* », Mattelart fait émerger des figures oubliées de l'utopie qui sont souvent les chaînons manquants des généalogies de pensée de la communication. On apprécie en particulier le portrait humain et scientifique de Patrick Geddes (1854-1932) exemple étonnant d'un inventeur dont l'importance « *généalogique* » restait à souligner dans le domaine de la communication. Geddes est le créateur d'un institut, l'« Outlook Tower », « *bâtiment qui avait servi d'observatoire à un opticien amateur d'astronomie. Saluée à l'époque comme "le premier laboratoire de sociologie du monde", cette tour de guet qui domine toute la ville et la région avoisinante non seulement abrite un centre de recherches et d'enseignement en sciences sociales mais un "musée-index" qui recense et classe les ressources matérielles, intellectuelles et spirituelles de cette région.* » (p. 172-173). Plus tard, cet Écossais, défenseur de la technologie, recherchera « *un principe de classification des sciences et plus particulièrement des sciences sociales* ». Au début des années trente, Lewis Mumford (1895-1990), théoricien proche du socialisme favorable à la technique électrique dont il « *célèbre les vertus décentralisatrices* » reprend la classification de l'Écossais. « *Cette vision rédemptrice de la technologie développée par Mumford sera assumée par Marshall McLuhan dans son premier ouvrage The Mechanical Bride : Folklore of Industrial Man (1951), une critique à l'industrialisme. Mais quelques dix ans plus tard, au moment où le professeur canadien sombre dans le déterminisme optimiste du "Village global" par téléviseurs interposés* » (p. 175), Mumford renie ses premières conceptions... Souvent dans ce livre la généalogie réserve de singulières surprises.

Habilement, Mattelart nous fait passer d'une critique virulente de la technique, qui clôt la deuxième partie, à la description dans la troisième partie, intitulée « L'espace géopolitique », de l'impérialisme de « *visions géopolitiques de la communication* » qui ont légitimé une incroyable expansion des câbles et réseaux en tous genres. On est ici dans la suite de la *Communication-monde*; entre culture, économie et guerre les communications qui « *hiérarchisent le monde* » tissent une toile d'araignée, dont les têtes de pont, Londres puis New-York, s'assurent une maîtrise des informations et des transports. Du méridien de Greenwich à la naissance de l'Union



internationale des télécommunications, en passant par les agences de presse, l'installation du chemin de fer et du téléphone en Amérique latine, l'Alliance française et les aérostats — objet d'un débat tout à fait actuel : s'agit-il d'une arme ou d'un moyen de communication? —, l'auteur nous montre l'*envers des médias*, pour reprendre le titre d'un périodique critique né pendant la guerre du Golfe.

Les télécommunications deviennent, en particulier depuis la guerre de Crimée, un champ de bataille incessant, où dans une subtile interaction ou chassé-croisé, les grandes puissances tentent, en temps de paix, de faire avaliser par des traités internationaux leurs conquêtes technologiques tout en faisant jouer à ces mêmes technologies un rôle décisif en temps de guerre. Jeu qui se retrouve en miniature dans la définition naissante des règles modernes de la guerre sous la houlette de la Société des Nations.

C'est cette attention au détail des règles, à la fonction légitimante des conventions technico-politiques qui est ici développée, plus que sa composante plus extérieurement idéologique abordée dans *La Communication-monde*. Il semble que la description y gagne non seulement en précision mais aussi en acuité.

Le Mattelart lecteur de Virilio fait place dans la quatrième partie, « l'individu-mesure », au Mattelart lecteur de *Surveiller et punir* tout en témoignant toujours du même souci d'insérer ce qu'on pourrait appeler les « moments théoriques » de l'histoire de la communication dans leurs contextes mouvementés. Dans le chapitre 10, « Le profil des foules », l'auteur analyse comment l'appréhension scientifique de la multitude, caractéristique de la société urbaine et industrielle, est comme entachée d'un péché originel. Les premiers statisticiens dignes de ce nom entreprennent en effet de « démontrer que des règles mathématiques président à l'occurrence et à la répartition des pathologies sociales » (p. 255) La mesure de l'individu a pour visée une « meilleure » organisation sociale. Cette problématique morale de la statistique se retrouve dans les efforts des inventeurs de la police scientifique — dont le fameux Alphonse Bertillon, docteur en médecine — qui vont tenter de mesurer les « déviations » à l'aide de l'anthropométrie. Découlera de ces prémisses le système des empreintes digitales, prévu au départ pour fichier la population délinquante, et qui sera étendu, d'abord en Amérique latine, au contrôle migratoire, puis à l'ensemble des citoyens à travers l'instauration de la carte d'identité. Notre carte d'identité contemporaine ne porte-t-elle pas encore la formule « signes particuliers » (signes de quoi?). Un hygiénisme moral permet ainsi de faire le lien entre la mesure individuelle et l'état moral du corps social. Mattelart met au jour plus loin les origines italiennes de la pensée de Gustave Le Bon autour de l'idée de « psychologie des foules ». Critiquant l'idée d'une « âme des foules », Freud rappellera le primat de la *libido* individuelle.

L'auteur met bien en valeur ensuite ce qui sépare Tarde de Le Bon dans la mesure où le premier critique en fait la notion de foule : « *La foule est (pour Tarde) le groupe social du passé. Celui de l'avenir, c'est le public ou les publics. Imprimerie, chemin de fer, télégraphe et presse ont rendu possible la formation de ce public dont la caractéristique est d'être indéfiniment extensible [...] La "sensation de l'actualité" (termes de Tarde) est dorénavant une donnée de la vie civili-*

sée. » (p. 282). La modernité de Tarde explique son influence durable sur la naissance de la psychologie sociale et la psychosociologie des interactions de l'école de Chicago. Cette branche américaine donnera naissance aux premiers travaux sur le rapport entre les médias et l'organisation de la vie démocratique à travers la figure de Robert Ezra Park (1864-1944), tandis qu'en Europe et plus particulièrement en France, « *l'hégémonie institutionnelle de la sociologie positiviste [...] renverra aux calendes grecques l'analyse des enjeux de cette nouvelle ère des publics entrevue par le fondateur de la psychosociologie sociale.* » (p. 288).

Dans le dernier chapitre, Mattelart raconte comment cette idée du public pleine de promesses croise bientôt l'invention de la culture comme industrie... vite appuyée sur la « publicité » puis le marketing. De la culture populaire des romans-feuilletons lancés par les saint-simoniens (publication des *Mystères de Paris* dans *Le Siècle*) au *soap opera* contemporain, du journal d'annonces à l'« *internationale publicitaire* », un basculement se produit qui voit l'« *idée consacrée de culture et de démocratisation culturelle* », héritage « *du projet d'universalité pédagogique des Lumières (et) tributaire des frontières de l'État-nation-providence* » laisser la place à « *une culture liée au marché, à l'industrie et à la technique, porteuse à terme d'un nouveau cosmopolitisme* » (p. 336).

C'est qu'entre l'émergence de la notion de public et de celle de « cible » se glisse une mutation technique due aux physiologistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme le rappelle Mattelart, « *l'invention du moteur [...] donne à l'analogie de la machine animale un second souffle* » (p. 292). La cinématique d'Étienne-Jules Marey aura alors deux descendances, l'une technique et scientifique qui aura pour but par l'étude des mouvements de rationaliser le travail humain et de diminuer la fatigue du travailleur, l'autre « culturelle » avec Muybridge et les frères Lumière qui va donner naissance au cinématographe. Parallèlement aux travaux de Marey, un Américain nommé Taylor élabore les principes de ce qu'on n'appelle pas encore le *scientific management*. L'auteur souligne à la suite de l'historien Alfred Chandler que le taylorisme n'aurait pas pu se développer sans une « révolution managériale » : « *les sociétés de chemin de fer — mais aussi, dans une certaine mesure, celles des télégraphes — représentent aux États-Unis les premières grandes entreprises modernes [...] les premières à se trouver dans le besoin d'innover dans leur forme organisationnelle afin de pouvoir gérer des flux continus de biens, de services et d'informations sur une grande échelle.* » (p. 309). À partir d'une même logique scientifique se mettent ainsi en place selon une division toute classique, *otium versus negotium*, certains des fondements de notre société contemporaine, qui occupe ses loisirs avec films et télévision, et dont le travail est désormais régi par la division des tâches et l'échange des informations. Singulière leçon que donne ce livre au moment où l'on fête les cent ans du cinéma.

Cela fait partie des plaisirs du lecteur que de recouper ainsi les évolutions et les généalogies, de découvrir que, parvenu à un certain stade de son développement, le chemin de fer, lui-même fruit de l'utopie du flux, permet à son tour la naissance du management comme idéal de l'individu-mesure. Mattelart fait advenir ainsi une sorte de sixième sens, un réflexe de type historique bien nécessaire dans un champ qui est par excellence celui de la projection.

La généalogie permet de comprendre comment certains schèmes de pensée travaillent encore, plus ou moins implicitement, les discours entrepreneuriaux mais aussi les théories de la communication. Car l'un des mérites de ce livre est aussi de montrer sur quelles bases la recherche en communication s'est fondée : l'histoire scientifique débouche sur les premiers pas d'une histoire de la communication comme discipline académique. On aurait donc parfois aimé comprendre non seulement comment certaines idées « prennent » mais pourquoi d'autres sont restées dans les cartons des ingénieurs de la pensée. Une histoire des « maudits » de la communication reste à écrire... Ce livre, qui se lit comme un roman (on goûte les pierres d'attente qu'il sait semer d'un chapitre à l'autre), y perdrait peut-être son caractère de reconstruction orientée. A. Mattelart, qui cite à l'occasion Koyré, n'aurait rien perdu à doubler son travail de pré-historien de la communication d'une forme d'épistémologie. Qui dit pré-histoire d'une science dit précisément reconstitution orientée en vue d'une histoire. Qui dit entreprise généalogique dit insistance portée sur la filiation plutôt que sur les ruptures... Or l'histoire des sciences et des idées depuis les années cinquante s'est développée en faux contre cette idée continuiste. À moins qu'il ne s'agisse, comme l'a tenté Foucault, de proposer une archéologie des concepts pour mieux détruire leur valeur présente.

Dans le cas contraire, à une époque où la part immatérielle du concept de « communication » a justifié tous les excès qui l'on rendu si galvaudé qu'on hésite à l'employer, l'ouvrage d'Armand Mattelart tombe à point nommé pour rappeler combien significations matérielles et immatérielles sont intriquées dès l'origine, et avec elles les progrès et les malentendus qui suivront. L'effort de clarification qu'il opère à partir des racines du concept peut même redonner envie au chercheur de se saisir à nouveau de ce terme, ce qui n'est pas le moindre mérite de ce livre...

*Guillaume Soulez*